Document généré le 11 oct. 2024 23:51

XYZ. La revue de la nouvelle

Rouge

Myriam Afriat

Numéro 57, printemps 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4443ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Afriat, M. (1999). Rouge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (57), 43–43.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rouge

Myriam Afriat

Aime. Le rouge. La brillance. Sur ongles tranchants. Qui arrachent. Chair et peau.

D'attachement n'a souci. Aime. Le muscle dur. Peaux brunes. Cerclées d'or. Maillons et chaînes. Esclavage d'amours fugaces. Le cri. Les ongles. Les dents. Et si parfois la déchirure. De tendresse n'a souci. Aime. Souffle dru. Le spasme. Aime. Le corps. Sexe. Le. Aime.

Tentacules que la marée déporte, que la marée déporte.

Elle s'était ce jour-là moulé les hanches dans le cuir, jambes longues de résille noire, lèvres en feu. Rouges. Elle s'était ce jour-là. Le corps vautré dans le désir, tous les désirs toutes les urgences, le goût de mordre n'importe où, une cuisse, une lèvre, pourvu que coule entre ses jambes la volonté farouche d'un trop-plein juteux. Elle s'était ce jour-là fardée jusqu'aux dents pour se cacher le désarroi d'un corps qui malgré tout s'efface lorsque le temps. Lorsque le temps.

Dans la grisaille capitonnée d'un bar d'hôtel, a fouillé dans le sérieux des habits noirs une étincelle d'impatience. Un verre, une nuit. Cherchant dans les regards ternes la brutalité d'une soif latente. L'envie d'une explosion. Des mots de démence qu'aucune cicatrice n'apaise. Un hurlement dans la monotonie des gestes quotidiens.

S'est arrêtée entre les jambes d'un pantalon de laine fine, entrouvertes à l'insolence, formant un v à angle large où loger son visage et sa main. Pour avaler la nuit.

Demain, une nuit, un corps, un verre vidé jusqu'au dégoût et des mots. Le silence ne parle pas d'amertume, il étend une lie visqueuse sur les heures solitaires que le ressac des jours lacère en lettres rouges